

Parti pour deux ans en Egypte en 1983, le Neuchâtelois Philippe Macchi n'est pas encore revenu. Son temps est aux brûlés

Le temps brûlé

Un personnage, trois temps et beaucoup de mouvement. Temps un: départ de Suisse après neuf ans d'enseignement à Gorgier (NE). Temps deux (6 ans): délégué de Terre des Hommes en Egypte. Temps trois (aujourd'hui): lancement d'un projet d'aide aux enfants brûlés de Haute-Egypte. A 40 ans, Philippe Macchi ne se gargarise pas d'idées généreuses: il agit. Par nécessité, une nécessité liée à ses rencontres.

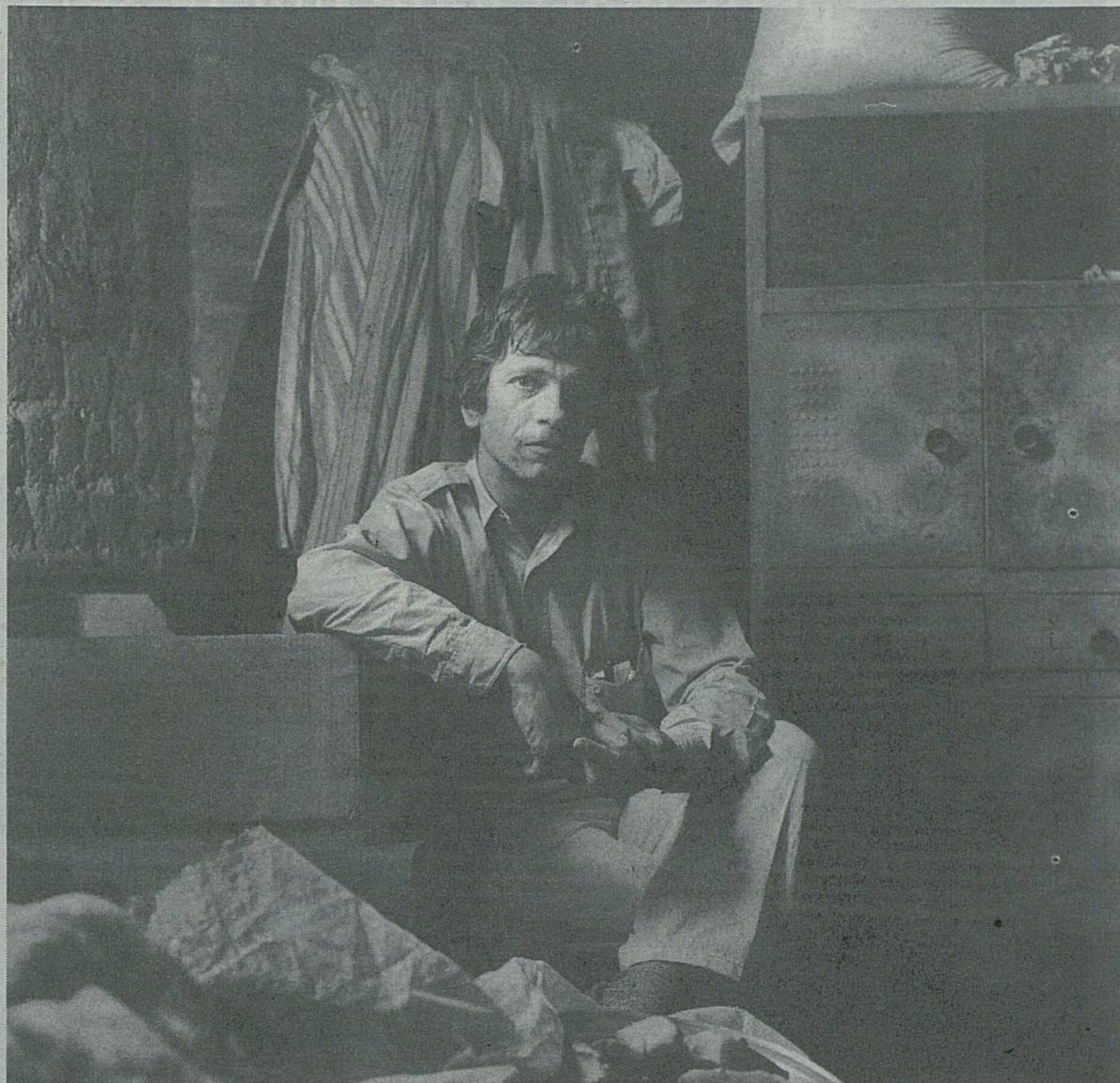
Le piège des jours

Temps 1: « Les journées s'entassent, s'écrasent les unes sur les autres. Un beau jour, j'arrive en Egypte pour Terre des Hommes. Je n'y connais rien. Je plonge dans un monde complètement différent. L'important, ce n'est pas telle ou telle journée, c'est le rythme général des journées, le travail de ces journées, l'impossibilité de se soustraire à un environnement nouveau, toutes ces choses qui font que tu te trouves tout à coup embarqué beaucoup plus loin que tu pensais. Quand je suis parti, j'avais besoin de planifier l'avenir. Je m'étais fixé deux ans au terme desquels je me voyais rentrer en Suisse avec une bonne expérience, et je projetais des études universitaires. Or, après deux ans de travail humanitaire en Egypte, j'avais perdu le goût des branches intellectuelles. Je me disais: un enfant qui a faim, il suffit de le nourrir, et pas besoin de Polytechnique pour ça. J'ai été happé, les jours ont refermé leur piège. Je n'aurais pas su quoi faire de mon retour. Ce n'est pas que je me sente une mission, la vocation de sauver des gens. C'est plutôt la sensation d'être pris par les gens que l'on secourt et ceux avec lesquels on travaille. Impossible de dire: bon, voilà, les programmes sont à peine ébauchés, on a travaillé ensemble, c'était bien, mais maintenant je retourne à mes affaires. Il n'y a pas eu d'hésitation: je suis resté.

Nécessité de la rencontre

Temps 2: « J'ai de la peine à parler de la misère de la campagne de Haute-Egypte. Je me trouve à cheval entre deux mondes différents, à devoir pour ainsi dire tout redéfinir avec un regard double, ni totalement Egyptien ni totalement occidental. J'ai appris l'arabe sur le tas, par nécessité, parce qu'il fallait collaborer avec des Egyptiens. J'ai toujours été très proche de la charte qu'Edmond Kaiser avait conçue en créant Terre des Hommes. Tout arrive par la rencontre. Quand on a rencontré quelqu'un, et surtout quand il souffre, on ne peut pas faire semblant de ne pas l'avoir vu, et s'en aller en pensant à autre chose. Tout mon travail est fondé sur la rencontre.

Du Caire à Assiut, j'allais dans les villages, je rencontrais des enfants malades, je parlais avec les parents, les écoutant, tentant de les convaincre de



Philippe Macchi en Egypte (1989).

Photo Jean-Luc Cramatte

la nécessité de soins médicaux, établissant des contacts. Le soir, je dormais dans les dispensaires tenus par les religieuses du Sacré-Cœur. Dans ma chambre, seul, il n'y avait aucune échappatoire possible, aucun moyen d'échapper à la journée passée, à la réalité de la misère et de la souffrance. C'est ainsi, par la rencontre, que des enfants de fellahs qui ne comptent pour rien ont eu accès à des soins appropriés lorsque leur état de santé dépassait les compétences des religieuses-infirmières des dispensaires. Avec les médecins, j'échangeais notre participation financière contre la fidélité à une démarche, autrement dit j'assurais un suivi des soins, alors que la plupart des gens ne s'y rendent que pour soulager la douleur, trop tard la plupart du temps.

De tous les enfants que j'ai rencontrés, ceux qui souffraient le plus dans leur chair et que leurs familles n'avaient pas les moyens de soigner, c'étaient les brûlés. Très tôt, j'ai été éfaré par le nombre des brûlés, et j'ai compris la nécessité d'organiser pour eux aussi quelque chose. Ce sont des

victimes d'accidents domestiques dus au babour, un réchaud à pétrole utilisé par les femmes des villages de Haute-Egypte. Il y a la terrible souffrance physique qu'ils endurent, l'insuffisance de soins liée à la pauvreté, et aussi la répulsion qu'inspirent leurs plaies. Après quatre ans de collaboration et d'amitié avec le Dr Mahmoud El Otefi, professeur en chirurgie plastique à Assiut, et spécialiste des greffes de peau, un projet a pris forme.»

Travail d'équipe

Temps 3: « Aujourd'hui les journées ne sont plus les mêmes. J'habite Assiut où nous mettons en place un projet spécifique pour les brûlés. Le Dr Mahmoud El Otefi met à disposition de notre projet un étage de sa nouvelle clinique, ce qu'il peut se permettre parce qu'il gagne de l'argent en exploitant le deuxième étage réservé à la chirurgie plastique à laquelle n'accèdent que les riches. Si l'on veut avoir une action positive en Egypte, il faut être entouré de gens compétents et de confiance, d'amis. Nous formons actuellement

une équipe soudée d'une quinzaine de personnes. Notre but est de secourir les brûlés par des soins appropriés, en surmontant l'obstacle de leur pauvreté, et de mettre sur pied un programme de prévention. Nous bénéficions de l'appui technique de Médecins pour tous les hommes (France) et du soutien d'Oxfam, importante œuvre d'entraide britannique. En Suisse s'est constituée une Fondation en faveur des enfants brûlés de Haute-Egypte dans le but de récolter des fonds.

Mon travail a changé, pas ma motivation. Tout à coup il y a une nécessité qu'on éprouve. On ne décide pas: on répond autant que possible à cette nécessité. Ni chrétien, ni croyant, j'ai reçu une grande leçon des religieuses du Sacré-Cœur établies en Haute-Egypte: l'humilité. La faculté d'être là, du moment où elles se lèvent à celui où elles se couchent, entièrement à la disposition des gens. Mieux que les discours et les projets mirifiques éloignés des réalités, cette faculté me paraît indispensable si l'on veut enlever un peu de la douleur des plus pauvres.»

Propos recueillis par J.-B. Vuilleme